



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

MODES DE LONGCHAMP. — Bonnet en organdi double, des magasins de Mme Besnard, rue de la Bourse, n. 8. Peignoir en organdi doublé et orné de rubans. — Costume d'homme.

MODES.

— La dernière soirée de madame la marquise de G*** a été remarquable par la réunion d'un grand nombre de notabilités nationales et étrangères; c'était l'Espagne qui faisait les honneurs, et toutes les nations se donnant la main dans ce congrès de femmes, prouvaient que l'intérêt du plaisir est un lien commun plus puissant que toutes les convenances diplomatiques. M. Vestris fils a saisi habilement cette nuance, et dans un élégant quadrille de huit dames, applaudi avec chaleur, il nous a montré que la grâce, nationale en France, n'était étrangère dans aucun pays. MM. L*** et Lanya, dont les talents sont connus et admirés dans nos salons, s'é-

taient chargés de la partie musicale; c'est assez dire que les arts ont eu de dignes interprètes. Les dames qui figuraient dans le quadrille étaient vêtues de blanc; des fleurs cerise ornaient leurs corsages et leurs cheveux. Toutes les toilettes éblouissaient de luxe et de fraîcheur.

— Comme pour maintenir une espèce d'équilibre dans les plaisirs de la société, les fêtes et les soirées de Londres commencent alors que se terminent celles de Paris. Les joies aimables, les danses, les modes et tous leurs enchantemens se transportent sur un nouveau sol. A l'autre rive aujourd'hui les bals brillants et les harmonies délicieuses, les gazes légères et les tissus brodés d'or et de soie, et même jusqu'à la présence de nos artistes, qui ajoutent à

notre élégance le charme des plus séduisantes coiffures. Nous citerons dans ce nombre M. Nardin, qui est allé établir à Londres, n. 63, lover Grosvenor-Street, le quartier-général de son talent, accompagné de tous les accessoires des plumes, fleurs, gazes, etc., qu'il a si heureusement employés dans nos parures d'hiver. L'assortiment de toutes ces jolies fantaisies est une attraction de plus pour rappeler le souvenir des élégantes anglaises sur cet artiste distingué.

— ÉTOFFES. Les foulards se vendent par cent et mille robes dans nos grands magasins. Cette étoffe sera comme l'uniforme de la saison. Elle se trouve dans un choix délicieux chez M. Burty (rue Richelieu), où d'autre tissus et divers genres de soieries, dans les dessins les plus distingués, ont déjà fixé le goût de nos premières élégantes. On sait aussi qu'à ce même magasin appartient une supériorité pour les foulards de poche et les cravates. C'est un souvenir important que nous rappelons à la majeure partie de l'espèce humaine, car il n'est pas indifférent pour un jeune fashionable d'avoir tel ou tel dessin sur son mouchoir, et certes on reconnaît toujours ceux qui sortent de chez M. Burty.

— Pour robes de campagne on enlève de toutes parts les jaconas *point d'Alençon*, qui sont d'une disposition toute convenable à l'été. Qu'on se figure sur un fond rose, lilas ou bleu, une large dentelle jetée dessus en formant colonne, les unes serpentent, les autres paraissent froncées ou tuyautées; il y a vraiment de l'illusion dans ce dessin, tant il est parfaitement exécuté.

— Sur les mousselines on voit des dessins tellement volumineux qu'une petite femme doit craindre de se voir englober tout entière sous un seul bouquet, si elle ne fait pas attention au choix de sa robe. Les colonnades sont gigantesques, et les *fouillis* de grosses fleurs rappellent parfaitement les rideaux que l'on retrouve encore en Flandre. Heureusement, auprès de toutes ces exagérations voit-on, pour se reposer

l'œil, des semés de petits pois roses ou bleus qui semblent un *sablé*, et de petits dessins cachemire que l'on peut porter sans craindre de se faire apercevoir à un quart de lieue de loin.

ROBES. — Nous sommes dans une saison qui, chaque année, reporte la variation de l'atmosphère sur les modes. Bien que Longchamp soit arrivé avec tout son cortège de nouveautés, on ne peut dire encore : voilà les toilettes de printemps. Les douillettes et les manteaux, les satins et même les fourrures l'emportent certainement sur les étoffes légères, et il faut que le vent soulève le schall d'une élégante qui se promène au bois de Boulogne pour laisser apercevoir la coupe de sa robe; aussi est-ce dans les ateliers de nos principales couturières que nous devons puiser nos modèles, et jusqu'ici rien de saillant n'est venu marquer le changement des saisons. Toujours des jupons de trois à quatre aunes de largeur et descendant assez bas, les plis doubles et excessivement creux sur les hanches, afin que la robe forme bien l'éventail et fasse ressortir la finesse de la taille.

— La forme des robes ne présente aucun changement remarquable, seulement beaucoup moins de corsages à pointes dans les robes d'été. Les manches varient et n'ont point une mode fixe. Elles sont très-larges ou très-collantes du bas, mais toujours énormément amples en haut. On les orne de crevés ou de nœuds à la place de la couture, depuis la saignée jusqu'au poignet. On en fait aussi beaucoup de demi-larges vers le bas.

— Les redingotes sont très à la mode et très-nombreuses; on en fait dans toutes les étoffes négligées ou parées. Celles en mousseline, doublées de gros de Naples de couleur, formeront les plus élégantes toilettes d'été, lorsque quelques jours de chaleur auront bien décidément prouvé que l'été est arrivé.

CHAPEAUX. — Sur beaucoup de chapeaux on voit des bouquets de feuilles de

chêne avec leurs glands. La pimprenelle est très-jolie, mêlée avec du ruban jardinière. Sur un chapeau de pou de soie rosé, une branche de roses des quatre saisons est d'un charmant effet. En général, les fleurs printannières sont à la mode.

— Un chapeau vert clair en soie brochée et quadrillée, orné d'une branche d'acacia et d'un nœud de ruban vert liseré en blanc, ayant au bord un demi-voile de blonde unie, entouré d'une petite coquille, et dans l'intérieur de la passe une ruche terminée aux deux côtés du front par un nœud, est une mode très-simple et très-bien adoptée.

— Pour négligé, les formes coniques et les passes collantes sur les joues sont les plus nombreuses; mais pour chapeaux à plumes ou grandes toilettes, les passes sont rondes et très-évasées.

LINGERIE. — Les broderies de Nancy ont une réputation qui s'étend de la France à l'étranger; aussi, dans l'intérêt du commerce comme dans celui des modes, rappellerons-nous la perfection des fabriques de broderie de M. Platel Clariaval, qui a étendu de nouveau son industrie en l'adaptant entièrement au goût du jour et en apportant à Paris, régulièrement au printemps comme en automne, une grande partie de ses jolies productions.

— Les canezouts en mousseline brodée sont entourés de point d'Angleterre lorsqu'ils sont destinés aux grandes toilettes, et garnis de valenciennne pour négligé. On en voit dont le fond est couvert de branchages brodés au plumetis et s'entremêlant, comme le dessin des robes à la mode. Ce genre est beaucoup plus distingué que les semés de petites fleurs. On fait peu d'ourlets. La dentelle s'attache sur le point turc qui borde le dessous de la broderie.

— Le luxe des cols rabattus est très-grand et relève la plus simple toilette. Ces cols, qui se font assez grands, supportent aujourd'hui des dentelles de toutes les dimensions et genres de points; aussi y em-

ploie-t-on tout ce que l'on possède de beaux points d'Angleterre, Malines, Alençon, oubliés au fond des cartons depuis la vogue des petites dentelles. On fait des collets doubles; mais ceux-ci, moins chargés de broderies, ne peuvent se garnir que de dentelles assez basses. Les dessins sont très-riches et fort grands. Au-dessus d'une guirlande est souvent une rangée de bouquets.

— Les petits bonnets du matin ont deux et trois garnitures de petites dentelles, le fond en mousseline brodée. On les orne plutôt avec des rubans de satin qu'avec des rubans de gaze. Quelquefois les nœuds sont en mousseline garnis de dentelle; on les place toujours très en arrière du front.

LES DEUX PETITS SAVOYARDS.

HISTORIETTE PARISIENNE.

Change in every state is near
So while the wretched hope the blest may fear
BYRON.

PREMIÈRE PARTIE.

« Allez, pauvres enfans, que le ciel vous conduise !
Allez chercher du pain loin de notre pays;
Partez ! et qu'en chemin une étoile vous luisse :
Revenez dans quinze ans. — Adieu ! je vous bénis ! »
Et le père essuyait une larme furtive,
Qui tombait de ses yeux creusés par le malheur;
Et la famille entière était toute attentive
Aux paroles d'adieu du pauvre laboureur.
C'était Jean Pernaulet, montagnard de Savoie,
Bon comme un Savoyard, indigent, vertueux,
Père de huit enfans qui font toute sa joie,
Et qu'à grand' peine, hélas ! bien que laborieux,
Il peut nourrir tout seul, avec leur faible mère.
Huit enfans ! c'est beaucoup ; car ils sont tout petits :
Il faut tant travailler, au sein de la misère,
Pour nourrir huit enfans ! Mon Dieu, que de soucis !
Que de soins fatigans !... que de constantes peines !...
Quels pénibles efforts !... combien d'âpres sueurs !...
Oh ! qui dira jamais le poids des lourdes chaînes
Que rive la misère aux pieds des laboureurs !...
Pernaulet le sait bien ! — Pourtant il se résigne ;
Il prie, il se recueille ; il espère, il attend
Et ne murmure pas. Pernaulet serait digne
Que le ciel l'entendit ; et je crois qu'il l'entend !
Moi, j'aime Pernaulet, et j'aime sa famille ;
Ses deux enfans surtout : les petits Savoyards
Dont tout Paris a su l'histoire si gentille,
Et qui chantaient si bien leurs refrains montagnards.

Pauvres petits enfans ! que d'eux il vous souvienne !
Moi, je voudrais pouvoir leur faire un peu de bien ;
Mais qu'est cet obscur vœu de l'obscur Adrienne ?
De vous toucher pour eux j'ignore le moyen !...

Or donc, Jean Pernaulet, leur respectable père,
Qui, dans sa pauvreté, les envoyait au loin
Chanter et végéter sur plus fertile terre,
Alla, triste et pensif, décrocher dans un coin
Une vieille — criarde, et luisante, et flétrie,
Noire de vétusté : — il s'en était servi
Pour gagner, autrefois, sa misérable vie,
Quand il s'expatria, — docile et triste aussi,
A la voix des parens, — pour parcourir la France.
C'était tout son avoir ; trésor cher et sacré !
De ses plus jeunes ans, modeste souvenance,
Qui sous ses doigts d'enfant jadis avait grincé.
Il l'aimait, — comme on aime un meuble de famille,
Venant de père en fils ; un meuble souvenir !
Et l'on dit qu'il pleura, le donnant à sa fille,
La petite Marie, — au moment de partir.
Marie aussi pleurait, elle, et non pas son frère,
Petit Pierre, tout fier de ses presque huit ans !
Tout fier de recevoir, des mains de son vieux père,
Une marmotte, hélas ! pour la montrer aux gens.

Voilà donc nos enfans descendant leurs montagnes,
Marchant, sans trop savoir, à travers les campagnes,
Songeant, tout en partant, au plaisir du retour ;
Causant, dans leur patois, du jour lointain, du jour
Où, couverts des baisers de leur heureuse mère,
Se retrouvant aussi dans les bras de leur père,
Ils lui rapporteront tout un sac plein d'argent
Pour acheter enfin un bel et bon arpent
De terrain, qu'il convoite, auprès de sa chaumière.
« Oh ! serons-nous heureux, Marie, alors ! » dit Pierre.
Il se hâte, il gambade, il embrasse sa sœur.
La marmotte, qui dort, s'en éveille : — elle a peur,
Pauvre bête ! et ne peut deviner que l'enfance,
Comme le bonheur même, accueille l'espérance.

(LA SUITE AU NUMÉRO PROCHAIN.)

SALON DE 1834.

Si nous sommes restés la dernière fois
devant le portrait d'une actrice aux regards
agaçans, nous commencerons aujourd'hui
notre revue par deux portraits qui ne sau-
raient manquer d'attirer les regards ; ce
sont ceux de deux littérateurs, MM. Bou-
lay-Paty et Maximilien Raoul. Unis sans
doute par les liens d'une touchante ami-
tié, ils se sont fait peindre sur la même
toile par M. Boisselot. Ils sont représentés
debout, devant un balcon sur lequel est

déployée une tapisserie aux couleurs écla-
tantes. Il y a des parties fort bien rendues
dans ce tableau-portrait.

Le *Baptême du roi Louis XIII au châ-
teau de Fontainebleau, dans la cour royale*,
par M. Boulanger, est un tableau assez
vaste, bien que les personnages ne soient
représentés qu'en petit. Il rappelle un fait
historique assez curieux et traité par l'ar-
tiste avec talent, surtout dans les détails.

La *Visite de François I^{er} à Benvenuto
Cellini, son sculpteur*, ne me paraît pas
mériter les mêmes éloges. Ce tableau de
M. Brémont est privé de lumière ; les ac-
cessoires n'ont pas de vérité, sont lourds.
Les beaux modèles ne manquaient cepen-
dant pas à l'artiste.

Je ne comprends pas davantage le
Trait d'Elisabeth I^{re} et de Kohl, tableau
de M. Lavauden. C'est un dessin sec et
raide au-delà de toute expression ; c'est
une couleur bizarre et dont l'aspect fati-
gue l'œil. En voulant représenter fidèle-
ment la nature, le peintre a été au-delà
du but qu'il se proposait d'atteindre ; il a
composé une sorte de salon de Curtius.

M. Lepaulle, auteur d'une foule de
portraits de personnages de distinction, a
fait celui de M^{lle} Taglioni dans la scène
première du ballet de *la Sylphide*. Notre
première danseuse est gracieusement re-
présentée dans la plus aimable des atti-
tudes ; mais les personnes qui connaissent
M^{lle} Taglioni prétendent qu'elle a été flat-
tée par le peintre.

M. Lordon, lui, a peint une *sainte
Cécile*, mais il ne l'a pas flattée. L'har-
monieuse patronne des musiciens est re-
présentée sur la grande toile qu'il a
consacrée à son martyre, pâle, maigre,
décharnée, prête à mourir, sous les bar-
reaux d'une lugubre et humide prison. Ce
tableau n'est pas d'un bon effet.

Les *Funérailles de Masaniello*, de
M. Massé, valent beaucoup mieux selon
moi : il y a de la dignité, du mouvement
dans ce récit d'un événement si extraor-
dinaire. Le corps du pêcheur napolitain,

porté par deux gardes, est entouré d'une foule qui le révere comme un saint, lui que la veille on voulait traiter en voleur de grand chemin.

Eve, notre mère commune, a trouvé de nouveau un peintre dans M. Delorme, à qui l'on doit quelques productions un peu trop tourmentées peut-être dans l'exécution. Belle et candide, parée seulement de sa longue chevelure, elle écoute les discours du serpent tentateur. Si la jeune femme est séduisante, le serpent est quelque peu ridicule. M. Delorme lui a donné pour crête des ailes de papillon, et une barbe de Jeune-France sous le menton!... je ne pense pourtant pas que Satan fût fashionable, alors qu'il s'occupait de perdre le genre humain dans la personne de sa mère.

M. X. Dupré a raconté un épisode des suites du tremblement de terre de *Pompéi*. Une famille retrouve après de pénibles travaux une jeune personne enfouie sous des débris. A voir le bon état des robes, des coiffures de tous les personnages de cette scène, on ne se douterait guère qu'ils viennent d'être les victimes d'une si horrible catastrophe. Ce contre-sens n'est malheureusement pas le seul que l'on remarque dans ce tableau.

M. Hesse n'a exposé qu'un portrait de femme vu presque en pied, mais ce portrait est extrêmement remarquable. Le visage est modelé avec une vigueur, une précision extraordinaires; le front, les yeux sont pleins de vie, de sentiment!... Qu'on m'accuse d'hérésie si l'on veut, mais ce portrait est bien au-dessus de celui de M. Ingres, exposé dans la même galerie.

M. Kinson a fait le *Portrait d'une jeune fille effrayée par l'orage*: c'est un gracieux sujet; mais les vêtements de la pauvre enfant sont trop blancs, trop frais, trop bien repassés pour la circonstance. Sa petite figure, cependant, exprime bien le saisissement, la frayeur.

Rival de M. Bellangé, M. Eugène Lami continue ses tableaux de batailles.

Lui aussi a consacré un souvenir aux guerres de Napoléon. Son *Trait de bravoure d'un officier russe à la bataille d'Austerlitz*, est un épisode touchant de ce grand événement. Blessé, seul sur les débris d'une batterie que viennent de pulvériser les Français, un jeune homme gémit. Napoléon, dans le lointain, s'avance vers lui pour l'assurer de sa protection. *Une course au clocher*, du même auteur, est un joli tableau de chevalet, traité avec goût et qui appartient à M. le comte Anatole Demidoff. Ce noble étranger, fixé à Paris depuis quelque tems, a déjà formé une galerie magnifique avec les productions de nos artistes. *Jane Gray, le Dernier jour de Pompéi*, beaucoup d'autres tableaux remarquables encore lui appartiennent.

Le Combat de Sidi-Ferruch, par M. Ch. Langlois, ne m'a pas paru digne de ce peintre, qui s'était cependant distingué aux expositions précédentes. Les Algériens rassemblés sur le premier plan de son tableau ne sont pas heureusement groupés.

Ça et là, au milieu d'un assez grand nombre de tableaux de genre, souvent insignifiants, se glissent heureusement les productions de quelques talens bien connus. Dans le nombre, nous citerons un paysage historique de M. Daguerre, dont le fond est fort remarquable; *une petite fille des environs du Puy-de-Dôme*, étude consciencieuse de M. Degeorges; *Potier* et *Brunet*, peints par M. Demoussy, et placés côte à côte comme ils le furent long-tems sur la scène des Variétés; des portraits de M. Dubufe, qui les compte par vingtaines cette année; *une vue de Bruxelles*, prise de la place du Palais du Roi, par M. L. Fleury; deux vues de M. le comte de Forbin, l'une à *Cazza-fani*, dans l'île de Chypre, l'autre de l'ancienne *Via Appia*, ouvrages flasques et cotonneux qui prouvent que l'auteur a fait peu de progrès et est trop fidèle à la manière qui lui a valu une sorte de vogue, il y a déjà plusieurs années.

Un combat à l'abordage, de M. Gilbert, nous a paru quelquefois traité avec talent, mais les reflets rouges de la canonnade ne sauraient être vrais. Rien n'est rapide comme la lueur d'un coup de canon.

Une vue de la plaine du Gresiàudan, par M. Giroux, est un morceau traité avec un soin extrême. C'est le beau portrait d'un beau pays, dont la végétation est admirable.

Un portrait de chasseur, vigoureusement rendu par M. Goyet ; un *Sauvetage sur la côte de Gènes*, de M. Gudini, qui produit toujours de charmans tableaux de genre ; le *Pont du Rialto, à Venise*, de M. Gué, ouvrage consciencieux, exact, mais qui manque un peu d'air, de perspective, méritent encore d'être cités.

Des jeunes matelots normands et bretons, jouant sur la plage, par M. Gué, ne recevront pas les mêmes éloges. On conçoit difficilement des petits pêcheurs si blancs, si propres, si luisans. *Une scène d'Auberge*, par M. Horsin, vaut mieux ; mais cette représentation d'une grosse nature n'est pas agréable à l'œil. Dans un tableau de grande dimension, des vestes, des casquettes de loutre, des figures de porteurs d'eau, ce n'est pas pittoresque.

Des aquarelles de M. Isabey père n'ont pas eu un grand succès. Toutes ces figures-là ont l'air d'être faites avec de la ouate : j'aime mieux l'*Intérieur du cabinet d'un amateur d'antiquités*, de M. Eugène Isbey. Là, au moins, il y a de la vérité.

Le portrait du maréchal de Vauban, par M. Larivière ; celui de Turenne, par M. Mauzaisse, sont des souvenirs curieux. Ils remplissent le but que l'on s'est proposé, je les crois destinés au musée de Versailles. Le *Portrait équestre d'un Mexicain*, par M. Moench, est bon à étudier comme étude de modes. Je me permets de le recommander aux amateurs de costumes exacts et aux amateurs de recherches.

CH. D'ARÇÉ.

CONCERT DE M^{me} VIGANO.

On n'a pas offert au monde élégant de réunion plus digne de lui, que la soirée musicale donnée par M^{me} Vigano dans les salons de Pleyel. Il régnait là un certain parfum de toute espèce d'aristocraties très-agréable à respirer, et que l'on pourrait appeler l'*atmosphère* des arts ; car, il en faut convenir, on ne les apprécie qu'en sortant par quelque circonstance de la classe commune.

Les salons de Pleyel sont beaux, bien disposés, bien éclairés, chose importante pour nous, obligés à voir comme à entendre, et qui avons eu ce soir-là plus de jolis visages à considérer que de coutume. Bien que l'examen de l'auditoire ne doive pas être notre premier soin, il a été celui auquel nous nous sommes livrés d'abord. Que peut faire un journaliste consciencieux sur sa banquette, en attendant que les artistes qu'il est appelé à juger paraissent, sinon *des études* de leurs spectateurs ? Cela s'appelle *peloter en attendant partie*, et nous y avons pris singulièrement plaisir pendant cette soirée. Il faut que notre confrère, le rédacteur de l'article *Modes*, nous le pardonne, mais nous empiéterons sur ses attributions aujourd'hui, pour parler de l'élégance d'une parure que composaient un chapeau de velours noir chargé de plumes blanches posées avec un goût remarquable, d'une robe paille, et d'une longue écharpe en blonde noire : on ne saurait croire combien une belle taille, un maintien rempli de dignité et de grâces, gagnent à cette simplicité. Une robe de crêpe noir, des nœuds de rubans bien souples couleur de rose sur la poitrine, aux épaules, au bas du corsage et de la jupe ; des roses entremêlées de rubans noirs dans des cheveux blonds, seyaient merveilleusement à une autre femme. Nous engageons les jeunes personnes d'une beauté régulière et parfaite,

et dont le visage n'exprime que la candeur et l'amour de la sagesse, à se revêtir d'une robe de mousseline blanche, à jeter sur leur cou une écharpe de gaze bleue, à porter leurs cheveux lisses, et ornés seulement d'une chaîne d'or, que ferme au milieu du front un large carré : ce costume ne sera jamais commun, si l'on se conforme pour l'adopter aux conditions que nous indiquons, et qui nous ont paru observées pendant cette soirée par le modèle que nous décrivons. Au reste, tout ce que nous avons vu dans cette assemblée était satisfaisant, et pour prouver de quels gens elle était composée, il nous suffira de rapporter un fait, peu important en apparence, mais qui donne une idée de la société où il se trouve à un observateur. Entre les banquettes et le *tremplin* qui supportait le piano, un espace assez large avait été réservé : lorsque le nombre des auditeurs se fut accru, on plaça des chaises dans cet espace, et pas une femme, même de celles qui disputeraient fort bien *le pas* dans une cour, n'alla s'y asseoir, ne voulant point, en les occupant, mettre au second rang les femmes qui étaient arrivées les premières. L'égalité que l'on doit à une politesse de bon goût vaut bien celle qu'on se procure par l'offense et les armes ; et nous avons remarqué avec joie qu'elle se rencontrait encore à Paris.

La part des yeux faite d'abord, selon l'ordre naturel des choses, nous arrivons au but de cet article. Ce concert était bien ordonné et offrait une grande variété : le duo *della Cenerentola*, chanté par M^{me} Viganò et M. Richelmi, a tourné les esprits en faveur de la soirée. On ne trouve plus de *tenore*, et entendre la voix de Richelmi, que son admirable méthode suffirait pour distinguer, c'est une bonne fortune. M. Viverani a fait, par son art, un instrument de salon de la clarinette, que l'on ne croyait propre qu'aux concerts d'harmonie réclamant le plus vaste local, ou l'écho des bois. M^{lle} Lebrun a le plus joli jeune vi-

sage que l'on puisse regarder ; sa voix de *contralto* est belle : on l'a sans doute initiée de bonne heure aux secrets de l'art qu'elle veut professer ; mais a-t-on bien calculé ses intérêts, en lui faisant donner des sons élevés, qu'il est presque impossible qu'elle attaque juste d'après la nature de sa voix ? Ne serait-il pas mieux de l'exercer à émettre, et à interrompre moins brusquement les sons graves ? à respirer avec cet artifice, qui dérobe aux *dilettanti*, le travail prodigieux au moyen duquel on parvient à leur plaire ? On ne dit pas long-tems la vérité aux cantatrices qui ressemblent à M^{lle} Lebrun, et je crois qu'il faut s'empresser de la lui faire entendre : elle a obtenu assez de succès pour qu'il ne soit pas besoin de l'encourager.

Une femme exécutant des variations très-difficiles sur le violon excite toujours quelque surprise, mais le talent de M^{me} Tiliłowicz, la modestie de son maintien, ont changé cette surprise en un vif intérêt. Elle est polonaise, et l'on éprouve un plaisir de plus en l'applaudissant. Il semble que les hommages rendus à l'artiste expriment une partie de la vénération qu'inspire son pays.

Quant à la manière dont Kalkbrenner a exécuté des variations sur l'air : *di tanti palpiti*, il n'y a rien à dire qui n'ait été dit ; il a fatigué les plus louangeurs. Nous remarquerons seulement qu'en passant dans un ton mineur il a redonné à la cavatine de *Tancredi* cette teinte religieuse et solennelle dont Rossini dépouilla les litanies de *Notre-Dame de Lorette*, quand il voulut que ce chant si humble exprimât l'amour d'un guerrier pour sa patrie ; et l'effet produit ainsi par M. Kalkbrenner a été très-heureux.

Les amateurs de romances françaises auront été satisfaits d'entendre M. Boulanger, qui a chanté, à la suite de deux de ces romances, le duo d'Elisa et Claudio, avec M. Lanza, artiste qui sentient la réputation qu'il a déjà acquise en Italie de tout l'espoir de la première jeunesse.

La voix, la méthode de M. Lanza, cet incomparable accent du pays, *dove il si suona*, ont été universellement applaudis, et le duo *buffo* qu'il a répété avec madame Vignano a achevé de charmer l'auditoire. Heureux Rossini, heureux les amateurs, quand le génie du grand *maestro* arrive ainsi jusqu'à nous!

Quel interprète pour un homme tel que Rossini, que madame Vignano! a-t-il une intention qu'elle ne saisisse, développe, rende sensible aux oreilles les plus barbares! Mais quelle inspiration lui a dicté le choix de la si long-tems célèbre cavatine de Paisiello, dans la *Pazza per amore*! Tout est expression dans ce morceau: une douzaine de *floriture* n'assureraient pas son succès; et c'est une grande difficulté que de nous faire goûter les charmes d'un genre dont nous avons perdu l'habitude. Madame Vignano a triomphé dans l'exécution de cette cavatine; les jeunes oreilles écoutaient avec étonnement ces phrases simples, complètes, pénétrantes d'une mélodie bien plus inconnue que dédaignée, et qui réveillaient dans le cœur des vieux *dilettanti* mille souvenirs de joies, et même de douleurs regrettées. Si la physionomie de madame Vignano ne *parlait pas*, on devinerait qu'elle a de l'esprit, rien que par la manière dont elle donne, par ses inflexions et ses traits, l'idée d'une jeune fille qui a laissé égarer le sien. Sans faire aucun geste, elle a autant déclamé que chanté sa cavatine, ses *duo*, ses chansonnettes: c'est un don d'exprimer qu'elle a reçu de la nature, et qui ne s'acquiert point; mais de longues études, des réflexions profondes sur son art, ont pu seules lui donner un goût vraiment exquis, une mesure en tout si juste, quand

ses moyens et son organisation si italienne pourraient l'entraîner vers l'extraordinaire plutôt que vers le beau. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de mieux dire la phrase musicale, de mieux combiner un son jusqu'à ce silence qui laisse encore écouter; de mieux combiner ce que la voix humaine a de mordant et de doux, et de répartir avec plus d'intelligence la force et la flexibilité. Aussi, non seulement madame Vignano se fait des admirateurs passionnés, mais elle forme encore d'excellens élèves qui font retentir de sa célébrité nos provinces. Nantes vient de l'appeler: c'est un tour que nos Bretons jouent à ceux d'outre-mer, car c'est ordinairement à Londres que madame Vignano passe les étés. Mais une vieille rancune subsiste entre les deux Bretagnes Plaise au ciel qu'elle ne se manifeste qu'en luttant d'amour pour les arts, et d'admiration pour ceux qui s'y consacrent!

On n'était, en sortant de cette soirée, ni fatigué, ni rassasié de musique; on se trouvait *bien*: c'est une sensation beaucoup plus rare que l'on ne croit à la suite de plusieurs heures de plaisir, et qu'il est difficile de faire éprouver. Nous oserions presque indiquer comme un augure de ce bien-être la vue de Tadolini tenant le piano: ceux qui ont pris leur parti sur la lassitude ou l'ennui du public ne le choisissent pas pour accompagnateur.

A ce Numéro est jointe la planche 1053.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez

tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESEUR DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

10 Avril 1834.

N.º 1053.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2.¹ près le passage de l'Opéra.

Modes de Long-champs.

*Bonnnet en Organde doublé. Poignoir en Organde doublé et garni
de Rubans.*

Mess^{rs} S. & J. Fuller N.º 34 Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid